

CONDOR DISTRIBUTION
PRÉSENTE

L'ÉTÉ DE JAHIA

UN FILM DE
OLIVIER MEYS

2025 / DOLBY 5.1 / FRANCE, BELGIQUE, LUXEMBOURG / 1H31

LE 6 AOÛT AU CINÉMA

DISTRIBUTION
CONDOR DISTRIBUTION
Tél. : 01 53 75 17 07
presse@condor-films.fr

Matériel téléchargeable sur : www.condor-films.fr/film/jahia

RELATIONS PRESSE
STANISLAS BAUDRY
Tél. : 06 16 76 00 96
sbaudry@madefor.fr



SYNOPSIS

À 15 ans, Jahia a fui le Sahel en guerre en compagnie de sa mère. Tendue et déterminée, elle gère leur quotidien avec le sérieux d'un adulte. De son côté, Mila a quitté la Biélorussie, avec sa famille. Curieuse, insatiable, elle vit chaque jour comme une échappée belle. Cet été-là, par-delà les différences, leurs solitudes se croisent. Entre elles naît une amitié rare, intense, comme une évidence dans un monde incertain. Mais le jour où Mila reçoit une obligation de quitter le territoire, ce qui semblait inébranlable menace soudain de voler en éclats.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR OLIVIER MEYS

Q : Le film semble profondément ancré dans le réel. Quel a été le point de départ de cette démarche, et comment le passage au récit fictionnel s'est-il opéré ?

Le scénario du film est le fruit d'un processus dynamique entre le terrain et la table d'écriture. Les éléments qui constituent le récit ont été vus, entendus lors de mes immersions dans le quotidien des demandeurs d'asile en centre d'accueil. Venant du documentaire, l'immersion dans le réel est toujours pour moi une étape cruciale. C'est en immersion que je comprends mieux ce que je recherche. Nourris par ces immersions, mon coscénariste, John Shank et moi, nous nous sommes attelés, avec une écriture la plus précise possible, à extraire la fiction du réel.

Ce rapport singulier entre réel et fiction s'est poursuivi dans la fabrication du film et mes intentions de réalisation.

Q : Vous avez d'ailleurs pris la décision de tourner essentiellement dans un vrai centre d'accueil.

En effet, le film se déroule en majeure partie dans un centre pour demandeurs d'asile, isolé dans la campagne belge. Je considère ce lieu comme un élément important du film.

Il s'agissait pour moi, d'abord de rendre compte visuellement de la réalité physique d'un de ces centres : un lieu d'accueil sous tension, impersonnel et coupé du monde extérieur. Il me fallait capter l'atmosphère si particulière de ce lieu, coincé dans un temps suspendu, le temps de l'attente, comme un présent perpétuel sans réelles perspectives. Aussi pour toutes les séquences de vie quotidienne du centre (le réfectoire, le grand hall, le parc...) nous avons tourné dans un centre en activité, dans lequel nous avons injecté notre fiction. L'attente et le désœuvrement de nos personnages de fiction ont résonné avec ceux des demandeurs d'asile dans un vrai centre. En complément, les scènes à l'intérieur des logements de Jahia et de Mila, ainsi que le toit (refuge de Jahia), ont été tournés dans des lieux sur lesquels nous avons la totale maîtrise. Des lieux situés à l'intérieur du centre mais que nous avons pu privatiser et accessoiriser pour le tournage, comme des petits « studio ».

J'ai pratiqué ce tournage mixte entre décors naturels et décors de « studio » pour mon film précédent. Cette méthode me permet à la fois de plonger les personnages (et le spectateur) dans le réel, tout en nous donnant l'espace de développer le cheminement fictionnel et intérieur des personnages dans des lieux que nous pouvons intégralement maîtriser.



Q : À côté du centre, les scènes en extérieur, notamment dans la nature, semblent investir un rôle symbolique fort...

Tout à fait. En contraste avec le caractère impersonnel du centre et l'absence de perspective, la nature environnante et la carrière viennent faire irruption comme un espace calme et paisible, à l'écart de la monotonie et du poids de l'attente des papiers. Un petit espace de liberté, luxuriant, vivant, pour Jahia et Mila. Un cocon pour elles.

Q : Le film repose en grande partie sur l'intensité de la relation entre les deux jeunes filles. Comment avez-vous envisagé le casting de ces rôles principaux, portés par deux jeunes actrices qui font ici leurs premiers pas au cinéma ?

Comme pour mon précédent film, j'ai décidé de travailler avec des acteurs amateurs et des acteurs professionnels, mais en donnant cette fois les deux rôles principaux à des actrices non-professionnelles, et en les entourant par des rôles secondaires interprétés par des acteurs reconnus. Etant donné leur âge, c'était tout à fait cohérent que ce soit leur première expérience devant une caméra. Ce mélange, que j'avais donc déjà expérimenté, instaure une dynamique et une concentration qui me plaît et rejoint tout mon processus de travail entre réel et fiction. Et pour les rôles d'Ayanna et Juliette ce fut un plaisir de pouvoir travailler avec Audrey Kouakou et Céline Sallette.

Le casting a été un défi de taille pour le projet. C'est pour cela que nous avons prévu un an de travail. J'étais conscient d'être à la recherche de deux perles rares, pour deux rôles complexes avec une multitude d'émotions à transmettre.

De plus il était important pour moi que ces jeunes filles puissent être nourries par un parcours migratoire propre, pour la compréhension des enjeux des personnages mais surtout pour transmettre cet ancrage au réel recherché, qui trouve notamment son expression dans la manière dont elles parlent le français.

Les recherches ont été menées sur trois territoires ayant une forte densité de personnes d'origine étrangère : La région parisienne, la Belgique et les Hauts de France. Nous avons finalement trouvé Noura dans un centre pour mineurs non accompagnés à Béthune, tandis que Sofia a répondu à un casting sur les réseaux.



Q : Vous avez donc effectué avec elles un travail de préparation spécifique ?

J'ai en effet anticipé un travail de répétition et de préparation en amont du tournage. Des répétitions mécaniques afin d'appréhender l'enjeu des scènes, mais surtout l'occasion d'apprendre à se connaître dans le travail, moi et elles mais surtout entre elles. C'est aussi à cette étape que nous pouvons chercher ensemble la chorégraphie des corps, en préparation du travail de plateau. Après ces répétitions, je laisse les acteurs jusqu'au tournage pour préserver leur énergie et spontanéité.

Q : Par ailleurs, comment avez-vous abordé la question de la langue, sachant que vos personnages viennent d'horizons divers ?

Les deux jeunes filles, qui viennent d'origines et de milieux très différents, parlent ensemble en français, c'est leur seule langue commune. Les adolescents demandeurs d'asile ont rapidement un bon niveau de français. Leurs parents ont plus de difficultés à parler la langue du pays d'accueil. Avec eux, elles parlent donc dans leurs langues maternelles (russe et dioula). Souvent les enfants se voient confier le rôle de traducteurs de leurs parents, ce qui peut être assez lourd et parfois problématique.

Le scénario était écrit dans un français standard pour ne pas alourdir la lecture et ne pas singer un style approximatif et adolescent.

Néanmoins, les dialogues ont été adaptés en fonction des actrices choisies. Sofia n'avait pas le niveau en français pour être capable d'improviser, les dialogues du film étaient donc toujours écrits. Les répétitions ont servi notamment à travailler la fluidité des dialogues, à les adapter pour chacun des personnages, dans le respect de la singularité de leur phrasé. Noura et Sofia sont venues avec leurs propres accents, leurs connaissances de la grammaire et du vocabulaire, ce qui a donné de l'authenticité et de l'incarnation à leurs personnages.

Q : À ce titre, comment avez-vous travaillé la caractérisation de vos deux héroïnes, dont les personnalités sont aussi très opposées ?

Les deux personnages se complètent et c'est pourquoi leur rencontre est intense. En début de film, Jahia a peur. Elle a une peur immense du futur. Cette peur la paralyse et l'empêche de se projeter, de se développer, de s'ouvrir et se lier aux autres. Comment vivre au présent avec tant d'incertitude et de souffrance ? Il faudrait ne plus y penser, faire "comme si", mais Jahia n'y arrive pas. Elle est coincée dans une relation toxique avec sa mère, elle-même bloquée dans son passé de douleur, Jahia est repliée sur elle-même, elle fait le gros dos. Sa peur l'isole et l'empêche de vivre sa vie. La rencontre avec Mila sera un détonateur.

Mila, est un petit taureau solaire, une jeune fille d'une énergie folle qui donnera peu à peu envie et confiance à Jahia. L'histoire de Jahia et Mila, c'est l'histoire d'une adolescence "normale" mais dans un cadre très particulier. L'adolescence est un moment de la vie, durant lequel on a besoin de s'ancrer dans le présent et de se projeter dans le futur. Mais comment faire quand le présent est restreint et le futur complètement flou ?

Pour vivre leur vie, Jahia et Mila vont devoir surmonter des obstacles immenses. Or, les deux filles ne sont pas faites du même bois. Là où Jahia plie face à l'adversité, Mila, elle, rompt brutalement quand lui est signifié l'ordre de quitter le territoire, absurde et violent. L'énergie, la force de vie vont alors changer de camp. Jahia n'a pas d'autre choix que d'essayer à son tour de sauver Mila. Sauver son amie, mais également se sauver elle-même. Lutter pour ne pas être happée par la contamination du désespoir.

Q : C'est le message de votre film ? Cette « lutte pour l'espoir » ?

On peut dire ça. En mettant au centre de ce film le désir de vie et en l'opposant au pouvoir de l'endormissement ; je voulais réaliser un film politique sans être militant, un film humaniste sur une réalité dont on parle peu.

Ce film, c'est avant tout une histoire d'amitié émouvante à destination d'un public large et pas nécessairement très sensibilisé aux questions migratoires. L'amitié, comme un remède au désespoir dans un monde tellement individualiste et égoïste. C'est aussi un film très doux, qui laisse volontairement la violence du monde hors-champ. Cette douceur est aussi l'expression d'une résistance, elle est politique.

Par ce récit d'amitié et de douceur, je souhaite que le spectateur puisse être touché par Jahia, par Mila, et de manière plus générale par les parcours de vie de ces jeunes migrant.e.s.

Q : Tout à l'heure, vous avez parlé de « chorégraphie des corps ». Qu'entendez-vous par là ?

Avec ce film, j'ai eu l'intention de raconter une histoire par les corps. C'est eux qui dialoguent l'un avec l'autre et avec le monde. Si au début du film, Jahia refuse que Mila la touche, nous terminons le film avec les deux filles, front contre front : un long chemin sera parcouru pour passer d'un point à l'autre. Chemin au cours duquel Jahia, à travers son histoire avec Mila, se réapproprie son corps et s'éveille à nouveau à la vie.





Le récit avance au gré des corps qui évoluent, passant de la légèreté à la tension, de la fatigue au trop-plein d'énergie, de la vitalité à l'immobilisme le plus désespérant, de la peur à l'apaisement, du manque au réconfort, de la solitude à la tendresse de l'amitié... Ces mouvements sont constants et changeants, et c'est ce qui m'intéresse et me touche. Je portais à ce langage des corps une grande importance lors du tournage.

Q : Et d'ailleurs, la question des rapports entre le corps et l'esprit est centrale dans le film, notamment dans le syndrome de résignation qui frappe Mila.

C'est très juste. Durant mon immersion dans les centres d'accueil, j'ai été très interpellé par la prévalence des problèmes de santé mentale chez ces candidats à l'asile. Leurs problèmes psychiques trouvent leur origine soit directement dans le contexte qui les a poussés à fuir leur pays, soit dans les violences subies lors du trajet d'exil, ou encore dans la difficulté à vivre cette période souvent très longue d'incertitude de la procédure. Il arrive malheureusement que ces facteurs se combinent entre eux.

En creusant cette question j'ai appris l'existence du « syndrome de résignation ».

Ce syndrome consiste en un basculement rapide dans un état léthargique. Le cerveau se dissocie du corps. Les sujets s'endorment pour se protéger et il est impossible de les réveiller. Les enfants et les adolescents candidats à l'asile dont les familles ont reçu une réponse négative sont une population à risque. Quand ils ont passé une bonne partie de leur courte existence dans un pays en paix et qu'on leur signifie de manière abrupte l'obligation de retourner dans leur pays d'origine (ce qui est souvent vécu comme un retour vers l'enfer), le choc est violent. Ce n'est qu'après des mois, voire des années que ces adolescents finissent par se réveiller. Le réveil advient souvent quand il y a du changement positif dans la situation administrative de la famille.

Au-delà d'être un exemple impressionnant de la nature complexe et fascinante des liens entre le corps et l'esprit, le syndrome de résignation est ici selon moi, par la négative, l'expression forte du désir de vie et du bouillonnement d'espoir qui anime ces jeunes adolescents. Voilà comment cette force de vie peut se retourner quand elle est brutalement anéantie. Ce temps de la jeunesse, sera alors passé à dormir.

Q : Pouvez-vous nous en dire plus sur votre dispositif de mise en scène ?

J'ai cherché, avec ce film, à épouser la trajectoire et le cheminement de Jahia. Sobrement, en collant à l'épure du scénario, c'est elle que l'on suit. La base du travail de la caméra est le plan séquence à l'épaule. Cela me paraissait le meilleur moyen d'accompagner de manière souple les acteurs non professionnels, sans casser le rythme naturel de leur jeu en découpant trop précisément, ou en les enfermant de manière stricte dans des marquages. De plus, j'aime la manière dont la vérité d'un moment émerge dans l'espace-temps singulier du plan séquence avec simplicité et sobriété, en restant toujours au plus proche de ce que vit Jahia.

Parallèlement à ce travail en plan séquence, la forme prend par moment plus de distance et de recul par rapport au réel, collant à la position d'observation de Jahia (surtout dans la première moitié du film). Cette position d'observation, avec une caméra plus posée, du haut du toit, à travers une fenêtre, tente d'articuler la distance qui sépare Jahia du monde, sa difficulté de se mêler au monde, d'y prendre part, de se lier.

Pour tenir cette caméra, j'ai choisi de faire appel à Benoit Dervaux, avec qui j'ai déjà travaillé sur le film précédent. Au-delà de son expérience de cadreur (notamment pour les frères Dardenne) c'est son travail comme réalisateur de documentaire qui me touche. Il s'est souvent intéressé à des personnes fragilisés (socialement ou psychologiquement) et j'ai à chaque fois été frappé par la juste distance avec laquelle il filmait ses personnages. Sur le tournage de Bitter Flower, nous étions toujours d'accord sur cette distance, sur la place de la caméra, le point de vue. Ce ressenti partagé est précieux, et Benoit est devenu une des pierres angulaires de ce projet.

Q : L'univers sonore du film semble avoir été pensé avec autant de soin que sa dimension visuelle.

De mon expérience professionnelle dans la création radiophonique, je porte en effet une attention particulière au potentiel narratif et émotionnel du son. Le son peut créer du contraste, faire rentrer le spectateur dans l'intériorité d'un personnage, déclencher une émotion. Par exemple, lorsque Jahia et Mila se retrouvent à la carrière, loin du centre, dans une bulle de bien être, il est évident que les sons de nature font participer grandement à faire ressentir leurs expériences de la liberté dans ce petit monde à part.



ENTRETIEN AVEC NOURA BANCE ET SOFIA MALOVATSKA,

INTERPRÈTES DES PERSONNAGES DE JAHIA ET MILA

Q : L'Été de Jahia est votre première expérience au cinéma. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur la manière dont vous l'avez vécue, ce que cela vous a apporté ?

Noura Bance : L'Été de Jahia a été pour moi une très belle expérience, d'autant plus que j'ai pu interpréter un rôle dont le caractère est très différent du mien. Cela a été un vrai défi, car le personnage de Jahia est très introverti, alors que je suis plutôt extravertie. J'ai donc dû me créer une sorte de bulle, un espace de calme, pour me permettre d'appréhender le rôle au mieux.

Je dois avouer qu'il m'est parfois arrivé de vouloir sortir un peu de ce personnage, mais grâce à l'accompagnement de notre coach, Julie Sokolowski, j'ai réussi à rester pleinement habitée par Jahia jusqu'à la fin du tournage. Ce fut une expérience formidable. L'ambiance sur le plateau était très bonne, et avec Sofia, nous avons tissé une amitié sincère, fondée sur des bases solides.

Ce film m'a aussi permis, dans un premier temps, de percevoir un revenu qui m'a aidée à soutenir mes parents. Il m'a également ouvert plusieurs portes : mentionner un premier rôle au cinéma dans son CV est un véritable atout ! Mais au-delà de l'aspect professionnel, ce tournage m'a apporté une grande richesse humaine : les liens sociaux que j'ai pu créer, les rencontres avec des acteurs connus... Enfin, L'Été de Jahia m'a permis d'obtenir plus rapidement mon titre de séjour.

Sofia Malovatska : Oui, c'est mon tout premier film – et en plus, en français ! J'étais entourée de francophones, alors que je n'apprenais le français que depuis un an au moment du tournage. Ce n'était pas facile, mais très enrichissant ! Mais cette expérience m'a vraiment introduite au monde du cinéma et m'a permis de comprendre comment il fonctionne.





Q : Dans quelle mesure la trajectoire de Jahia se rapproche-t-elle de vos propres parcours ?

NB : Le parcours de Jahia ressemble au mien dans la mesure où nous sommes toutes deux immigrées, confrontées à l'angoisse liée à l'attente des papiers, à un âge similaire (16 ans). Nous avons aussi en commun le même trajet migratoire, par voie maritime, et le fait de vivre dans des centres d'accueil pour étrangers : moi dans un centre pour mineurs non accompagnés en France, et Jahia dans un centre pour demandeurs d'asile en Belgique.

SM : Mila est une fille très sensible et pleine de rêves. Elle vient de Biélorussie, où la dictature rend la vie très difficile. Contrairement à moi, qui suis Ukrainienne et ai trouvé un accueil chaleureux en France après avoir quitté mon pays à cause de la guerre. Mila a été accueillie en Belgique, mais sans reconnaissance officielle – ce qui l'a profondément blessée...

Elle a toujours rêvé de partir, et une fois partie, elle est devenue une source d'énergie et de motivation pour Jahia. Pour retrouver cette force en moi, j'ai repensé à mon propre départ : ma maman et moi avons été accueillies par une famille française, ce qui a été un soutien si précieux. Cet accueil nous a donné la force d'avancer, et j'ai pu, à mon tour, être un soutien pour

ma mère, pour qui ce déménagement était très difficile.

Donc, je peux dire que, même si nos parcours sont différents, je me reconnais beaucoup dans Mila, dans son combat pour garder espoir malgré les obstacles.

Q : Et maintenant, quels sont vos projets ?

SM :Après ce tournage, j'ai commencé à réfléchir sérieusement à faire carrière dans le cinéma. J'ai encore beaucoup à apprendre, mais j'aimerais pouvoir exprimer des choses à travers le cinéma, en tant qu'actrice, et j'espère qu'un jour en tant que réalisatrice.

NB : Mon projet, comme j'aime le dire, c'est de « changer le monde ». Être une personne qui apporte un souffle nouveau à nos sociétés, qui agit concrètement pour faire bouger les choses. Cela commence par les études – longues, très longues même – que ce soit en sciences politiques, humaines ou économiques.

Je rêve de fonder une ONG qui soutienne et accompagne les personnes dans le besoin, de devenir une personnalité politique ou peut-être une femme d'affaires. En tout cas, je vise haut, avec l'envie de construire un avenir porteur de sens et d'engagement.

OLIVIER MEYS

RÉALISATEUR

Olivier Meys est un réalisateur belge né en 1974. Après des études de droit et de cinéma, il débute sa carrière à travers la réalisation de reportages radiophoniques en Asie et en Amérique du Sud. Parmi ses œuvres marquantes, *Beijing, quatre saisons sous la terre*, récompensé par le Grand Prix Radio de la SCAM en 2007, et *Un printemps oublié*, Grand Prix du Festival Longueur d'onde en 2010 à Brest.

Installé pendant douze ans en Chine, il y réalise plusieurs documentaires, dont *Vies nouvelles* et *Dans les décombres*, ce dernier couronné du Prix international de la SCAM « Cinéma du réel » en 2008 à Paris.

Olivier Meys s'oriente ensuite vers la fiction. Son premier long métrage, *Bitter Flowers*, tourné entre Paris et la Chine, est salué par la critique et reçoit en 2019 le Magritte du meilleur premier film belge. Il poursuit dans cette veine avec *L'été de Jahia*, son deuxième long métrage.





BANCÉ RANIA NOURA

ACTRICE

Bancé Rania Noura est une lycéenne ivoirienne de 18 ans, actuellement en classe de terminale générale. Née en Côte d'Ivoire, elle a quitté son pays natal fin 2019, début 2020, pour s'installer en France. À son arrivée, elle a été accueillie dans un centre pour mineurs non accompagnés à Béthune, où elle s'est rapidement distinguée par son engagement. Elle y a été élue déléguée des jeunes et a reçu une distinction pour son mérite de la part du département.

En 2023, elle est sélectionnée pour jouer le rôle principal dans le film du réalisateur Olivier Meys, marquant ainsi une première expérience significative dans l'industrie cinématographique.

Parallèlement à son parcours scolaire, elle a présenté le concours d'entrée à Sciences Po Lille, dont elle attend les résultats. Elle est également engagée en tant que membre de l'Initiative Jeune au sein de la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH), où elle contribue activement à la réflexion sur les droits humains.

SOFIA MALOVATSKA

ACTRICE

Sofia Malovatska est une jeune actrice ukrainienne née le 28 septembre 2005 à Kryvyi Rih. Installée en France depuis 2022, elle poursuit actuellement des études en arts du spectacle à l'université. Passionnée par le cinéma d'auteur, le cinéma psychologique et le théâtre contemporain, elle développe une sensibilité artistique marquée, qu'elle met au service de ses premiers pas dans le milieu du cinéma à travers son rôle dans L'Été de Jahia.





CÉLINE SALLETTE

ACTRICE

Céline Sallette, formée au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique entre 2003 et 2006, commence sa carrière au cinéma dans *Les Amants réguliers* (2004) de Philippe Garrel. Dès ses débuts, elle enchaîne les collaborations avec des cinéastes de renom, parmi lesquels Sofia Coppola (*Marie-Antoinette*, 2006), Philippe Garrel (*Un été brûlant*, 2011) et Bertrand Bonello (*L'Apollonide – souvenirs de la maison close*, 2011), qui la révèlent au grand public. Son parcours se distingue aussi par des rôles marquants dans *Ici-bas* (2012) de Jean-Pierre Denis, *La French* (2014) de Cédric Jimenez, *Geronimo* (2014) de Tony Gatlif, *Vie sauvage* (2014) de Cédric Kahn, ou encore *De rouille et d'os* (2012) de Jacques Audiard. À la télévision, elle tient un rôle central dans la série *Les Revenants* (2012–2015) de Fabrice Gobert. Engagée dans un cinéma souvent social, politique et historique, elle apparaît dans *Un peuple et son roi* (2018) de Pierre Schoeller, *Rouge* (2020) de Farid Bentoumi et *Les Algues vertes* (2023) de Pierre Jolivet. En 2024, elle passe pour la première fois derrière la caméra avec *Niki*, un biopic consacré à l'artiste Niki de Saint Phalle. Elle revient à l'écran en 2025 dans *L'Été de Jahia* d'Olivier Meys, où, aux côtés de deux jeunes actrices, elle interprète Juliette, une responsable de centre d'accueil pour demandeurs d'asile.

ÉQUIPE ARTISTIQUE

Jahia Noura Bance
Mila Sofiia Malovatska
Juliette Céline Sallette
Ayana Audrey Kouakou
Alexandra Eugénie Anselin

ÉQUIPE TECHNIQUE

Réalisation Olivier Meys
Scénario Olivier Meys
John Shank
Directeur de la photographie Benoît Dervaux (SBC)
Montage Marie-Hélène Dozo
Décors Pepijn Van Looy
Costumes Prunelle Rulens
Son Carlo Thoss
Angelo Dos Santos
Loïc Collignon
Producteurs Sébastien Andres
Alice Lemaire
Alexandre Perrier
Jeanne Geiben
Vincent Quénault
Sarah Marks
Société de production Willem Corten
Michigan
Kidam
Red Lion
Marks